

LETTRE DE LOUISE ASHFORD À AUGUSTE HYACINTHE

Paris, le 30 avril 1864

Cher Monsieur Hyacinthe,

Figurez-vous que je suis à Paris. Je n'aurais jamais eu les finances pour m'offrir une telle villégiature. Le détour que cela a exigé avant de nous rendre à Beuzeval n'est pas négligeable, mais l'amiral Bullingdon tenait absolument à profiter de sa venue sur le continent pour passer voir l'un de ses amis, le duc de Bassano, un charmant vieux monsieur qu'il a connu dans les ambassades de Belgique il y a plus de trente ans.

Je ne manque pas l'occasion de trouver ici un papier et une plume pour vous écrire, quelques jours après notre départ. Je vous avais promis de le faire dès que cela me serait possible, afin de vous tranquilliser, et c'est pour moi une immense joie d'envoyer une missive depuis la France, dont le premier destinataire n'eût pu être nul autre que vous. Je mesure la chance que j'ai d'être de ce voyage, et la dette que j'ai après votre intervention auprès de votre connaissance pour appuyer ma candidature à

cette offre d'emploi. Sachez que le ravissement qui m'étreint à cet instant où je noircis le billet que je vous adresse n'a d'égal que ma reconnaissance éternelle envers l'ange gardien que j'ai trouvé en vous rencontrant. Je regrette sincèrement de ne pas avoir eu le temps de vous informer plus tôt, mais notre trajet s'est révélé une véritable expédition, et je ne peux que maintenant prendre un instant pour griffonner rapidement un premier rapport de cette aventure.

Nous avons quitté Londres il y a cinq jours. Au moment d'embarquer sur l'Alexandra à Newhaven, dont je n'avais pas revu le port depuis des années, une terreur m'a prise. Je m'en suis confiée à Miss Blenkinsop, la gouvernante de l'amiral. J'avais peur qu'elle ne se moque de moi, ou bien me juge trop fragile pour exercer la tâche pour laquelle je venais d'être recrutée. Mais c'est avec une extrême délicatesse qu'elle m'a rassurée, me confiant qu'elle ne savait pas nager et appréhendait cette épreuve peut-être davantage que moi. Elle s'est révélée bien plus amicale que je ne me l'étais figuré, et a même tenu à rester à mes côtés durant toute la traversée, accordant le plus grand intérêt à mon bien-être. Il faudra que je compte à l'avenir sur cette amitié inattendue s'il m'arrivait de connaître quelque événement fâcheux lors de notre séjour qui sera, quoi qu'il arrive, extraordinaire pour moi. J'étais persuadée que cette femme ne m'aimait pas. Elle a cet air dur, une espèce de froideur qui m'a tout de suite fait penser à Mrs Reed, la tante brutale et odieuse dans Jane Eyre, le roman

de Charlotte Brontë, que je viens de découvrir, et qui décrit si bien l'Angleterre de notre époque – si vous ne l'avez pas lu, je vous y encourage vivement ! Il faut croire que j'ai été fort influencée par ma lecture, car le personnage du livre n'aurait jamais traité sa nièce avec autant de douceur et de prévenance que Miss Blenkinsop l'a fait.

Ce voyage aura été le plus long que j'aie jamais connu. Mais je suis soulagée que votre ami Sir Bullingdon ait opté pour cet itinéraire. Je préfère mille fois avoir dû faire ce crochet par la capitale française, et ainsi effectuer la majorité de notre périple par le chemin de fer, plutôt que par la mer. D'autant que celui-ci est, dit-on, de plus en plus sûr. L'an dernier, il n'y a eu qu'une quinzaine de morts lors d'accidents intervenus essentiellement dans le sud du pays, et Albert, le majordome de Lord Bullingdon, a même prétendu qu'un jour il n'y aurait plus de déraillement ou tragédie d'aucune sorte. Je ne sais si je dois le croire. Peut-être est-il très érudit sur la question ? Où peut-être sont-ce ses origines irlandaises qui lui laissent croire aux miracles avec un optimisme qui dépasse de loin la réalité des possibilités de la technologie humaine. Quoiqu'il en soit, les trains de la Compagnie de l'Ouest sont parmi les plus modernes, et j'ai eu tout le loisir d'en mesurer le confort depuis Dieppe jusqu'à Paris.

Mais quel voyage ! Si un jour j'ai des petits-enfants, ils ne me croiront pas lorsque je leur rapporterai cette expédition. Partis de Londres à 6 h 30, il nous a fallu plus d'une heure quarante pour atteindre Newhaven, où nous avons embar-

qué sur le bateau à vapeur. La traversée a duré six heures, au lieu des cinq prévues, car il y avait du gros temps. Cela dit, je n'ai pas trop souffert des caprices de la mer. Outre la présence de ma nouvelle meilleure amie, Miss Blenkinsop – qui insiste désormais pour que je l'appelle Betsy –, le confort de la première classe m'a permis de subir les remous à peu près humainement.

Malgré ce contretemps, nous avons pu prendre le train de 16 heures à Dieppe en direction de Saint-Lazare, où nous attendaient deux fiacres envoyés par le duc de Bassano. Durant la promenade qui nous a menés de la gare jusqu'à son magnifique hôtel particulier, j'ai pu découvrir, pour la première fois, Paris de mes propres yeux. La plupart des rues étaient en travaux, comme si un coup de grisou les avait éventrées, mais la ville est dans son ensemble bien plus calme que Londres, et tous les quartiers que j'ai eu la chance de découvrir ont plus à voir avec les abords de Mayfield ou Regent Street qu'avec les bas-fonds assourdissants de l'East End. C'est comme si Paris tout entier était situé dans les abords de Hyde Park. Pour nous rendre chez notre hôte, nous avons emprunté un grand boulevard tout arboré, donnant sur un endroit ravissant appelé Monceau. C'est un charmant carré de verdure, aux allures de Saint-James Park, fréquenté par le même genre de population aisée, et fort aimable.

Le duc de Bassano et son épouse, Pauline – le doux prénom de ma maman –, sont paraît-il, des gens très importants. Je veux bien le croire, en voyant la majesté de leur immense demeure. Si vous pouviez

voir cela ! Je doute qu'il y ait beaucoup de personnes, si nobles soient-elles, qui puissent bénéficier d'assez de revenus pour entretenir un tel endroit. C'est la première fois que je suis invitée chez un aristocrate français. Le quotidien ici est bien éloigné de ce que je peux connaître au Foundling Hospital, notamment les us et coutumes de la haute société qui ne sont pas enseignés par Florence Nightingale à Saint-Thomas. M'occuper d'un seul patient, qui plus est très en forme pour ses quatre-vingt-trois ans, me donne le sentiment de n'avoir rien à faire. Je ne vous remercierai jamais assez, vous et votre charmante épouse, d'avoir parlé de moi à votre ami l'amiral, et de m'avoir offert l'opportunité de venir dans ce pays qui m'est si proche et si inconnu à la fois.

Le duc de Bassano nous reçoit de la plus aimable des façons. Il a installé Sir Bullingdon au premier étage, là où se trouvent les appartements de madame, et la domesticité au second, avec son propre service. J'aurais dû me retrouver avec tout le monde là-haut, mais comme l'amiral a attrapé une vilaine toux durant le voyage, il a demandé que je ne sois pas trop loin de lui durant la nuit. J'ai donc été installée dans la chambre attenante à la sienne, chose qui me ravit. Je n'aurais jamais imaginé me retrouver dans un tel luxe une seule fois dans ma vie. J'ai l'impression d'être l'une des riches héroïnes dessinées dans les feuilletons du Penny Illustrated Paper. En plus de tissus décorés aux quatre murs, il y a toutes sortes de meubles, dont l'utilité de certains m'échappe encore. Comme si j'étais la fille d'un lord, je dispose d'une grande cheminée destinée à

mon usage personnel, auprès de laquelle est placé un très joli secrétaire en bois, agrémenté d'une écritoire. C'est d'ailleurs sur celui-ci que je rédige ces lignes, ne pouvant m'empêcher de me prendre pour une grande dame qui aurait une vie passionnante à coucher sur le papier, en attendant que ma femme de chambre m'appelle pour le dîner. Le matin, je m'étire dans mon lit baldaquin à colonnes (en acajou !), puis je vais tirer les rideaux des immenses fenêtres qui lui font face. Je ne résiste pas à l'envie de les ouvrir en voyant le brouillard se lever sur le jardin, afin de sentir la rosée venir mouiller ma bouche, un peu asséchée par une nuit à me prélasser dans des draps épais, chauffés par un feu discret.

Sachez pour votre gouverne, mon cher Auguste, que désormais vous devrez me traiter comme une lady, car hier je me suis rendue à la Comédie française. L'amiral tenait absolument à venir applaudir Philoclès Regnier, un acteur très connu, jusqu'en Angleterre paraît-il. C'était la première fois que je pénétrais dans un théâtre, un vrai, et je n'ai pas boudé mon plaisir en m'asseyant dans la loge que nous avait réservée le duc, et vers laquelle se tournaient tous les regards de l'orchestre. J'imagine que ce sont les meilleures places et qu'il faut être quelqu'un pour avoir le privilège de s'y tenir. Il me semblait que le spectacle était autant sur la scène que dans la salle, et que chacun prenait garde à ne pas commettre d'impair afin de renvoyer une image parfaite. Toutes ces femmes élégamment coiffées avaient l'air de se préoccuper bien plus du maintien de leur chapeau que de l'intrigue de la pièce.

Sans doute en est-il de même aux balcons du théâtre royal d'Haymarket, mais comme vous le savez, je n'ai jamais fréquenté la haute société de Londres, et n'ai participé à la saison à laquelle s'adonne la gentry qu'au travers des récits de Jane Austen.

Lord Bullingdon a eu du mal à suivre, car le texte était entièrement en français, et j'ai dû lui traduire tout au long des cinq actes l'ensemble de la prose, chose qu'il m'a été très difficile de faire sans perdre le fil de l'histoire. Heureusement, j'avais déjà lu cette comédie de Molière dans sa version originale et je gardais le souvenir de sa trame principale. C'était Le Malade imaginaire. Sans doute la connaissez-vous ? Je suis certaine que vous auriez beaucoup ri, vous qui considérez les médecins comme des charlatans, bien que je tente de vous persuader du contraire depuis six mois que nous chicanons ensemble. Lorsque je rentrerai à Londres, sans doute ne me reconnaîtrez-vous pas. Si je continue à jouer les femmes du monde, et hanter les endroits à la mode, je croiserai bientôt la route d'un jeune homme riche, et je serais devenue duchesse ou marquise lorsque nous nous reverrons.

Cette semaine a été comme un rêve, je regrette presque de devoir quitter Paris pour me rendre sur la côte. Nous devons repartir après-demain, et j'ai à peine eu le temps d'apercevoir cette ville pour laquelle il m'aurait fallu plus d'une vie pour en découvrir tous les aspects, ou appréhender l'esprit de sa population. Je ne manquerai pas de vous tenir au courant de la suite de notre villégiature, car il me tarde de vous raconter les rencontres imprévues que

celle-ci me réserve. Être de retour en France m'excite tout autant que cela me ravit. En passant sur les quais, alors que nous revenions d'une flânerie au Bon Marché, le grand magasin que le duc tenait absolument à nous faire découvrir, il m'a semblé reconnaître des odeurs, des lieux, peut-être même des rues, sortis tout droit de mon enfance. Le sentiment qui m'étreint en vous écrivant est diffus, tout à la fois agréable et tétanisant, et je ne sais comment envisager ce continent. Il m'aura fallu presque dix-huit ans pour oser traverser à nouveau la Manche, et j'ai peur de ne pas comprendre, malgré tout, les raisons qui ont fait que mon existence a pris cette trajectoire.

Bien à vous,

L. Ashford